

A propos du débat entre thérapeutes spécialistes du corps et enseignants à Grenoble

(avec un peu de retard mais beaucoup de sérénité)

Rien de plus «ch...» qu'une synthèse, qu'un compte rendu de débat surtout s'il se veut exhaustif et objectif. De plus, on ne sait jamais pour qui on l'écrit : pour ceux qui étaient là ? Pour les absents ? Je vais donc d'abord l'écrire pour moi, pour essayer d'y voir plus clair en revendiquant bien fort ma subjectivité. A vous d'en faire votre miel en y mêlant la vôtre !

Plantons le décor quand même. Un amphi (bien), mais un amphi quand même, tout ce qu'il y a de bien «gradiné», avec chaire surélevée, grande table et micro d'un côté et escalier de têtes bien rangées de l'autre...

Côté estrade, une brochette de thérapeutes : euthoniste, yogi, ostéopathe, kinésiste, méziériste, psychothérapeutes humanistes, psychiatres utilisant les thérapies à médiation corporelle... Côté salle, un échantillonnage varié de pédagogues à forte majorité I.C.E.M. Enfin coincés au bord de l'estrade, trois représentants du «secteur Education corporelle» chargés de lancer, d'ordonner, d'orienter (?) le débat (dont moi).

Joëlle Jounot engage la partie en racontant son cheminement personnel. Des élèves «à problèmes», difficiles. Une pédagogie qui essaie de prendre en compte ces problèmes. Un élève qu'elle dirige vers un psychiatre... qui lui dit que c'est en partie de sa faute à elle si le gamin en est là. La décision de Joëlle de suivre une analyse d'abord verbale, puis corporelle. Enfin les problèmes qu'elle se pose, qu'elle nous pose à propos de la formation des enseignants et des thérapeutes.

Philippe et moi essayons de sérier les questions pour qu'on ne perde pas trop de temps. Mais nous nous laissons un peu déborder par la salle et ça part un peu dans tous les sens. Avec, en plus, pas mal d'agressivité dans l'air...

Moi, trois points m'intéressaient principalement. Je les avais d'ailleurs précisés dans la présentation du débat dans le journal du congrès. C'étaient :

1. le problème des limites entre pédagogie et thérapie ;
2. ce que l'attention relativement nouvelle, qu'on a apporté au corps en thérapie, a pu amener de positif ;
3. enfin, le problème de la formation des thérapeutes.

Ces trois points n'ont été qu'effleurés malheureusement. Voilà en tout cas ce que j'ai retenu s'y rapportant lors du débat, avec en plus quelques réflexions personnelles :

La limite entre pédagogie et thérapie n'est pas facile à définir. Pour Grisoni (psychiatre), enseigner, c'est d'abord enseigner un contenu contrôlable. Mais déjà si on essaie de chercher pourquoi le contenu ne «passe» pas, si on trouve pourquoi et qu'on résout le problème, on est déjà dans la thérapie d'une certaine façon. En fait, l'essentiel est de savoir ce qu'on est censé faire. Etre thérapeute, c'est avoir déterminé clairement que je soigne. Ça doit être une démarche volontaire et contrôlée.

Gisèle Barret (prof d'expression dramatique) réagit fortement au discours des thérapeutes qu'elle ressent comme terroriste. Le danger pour elle, c'est que l'enseignant soit peu à peu remplacé dans sa classe par un tas de spécialistes. Tout cela parce qu'il a peur dans de nombreux domaines de ne pas être compétent, de «jouer avec le feu» dans certaines situations... Il doit pourtant essayer de faire face aux problèmes qui se posent, de se persuader qu'il a le plus souvent les moyens d'y répondre. Il peut faire appel lui-même à un spécialiste, mais pas se laisser mettre à la porte de sa classe.

Je crois qu'en fait, dès qu'on est dans une classe, c'est-à-dire dès qu'on réunit des êtres entre eux, s'instaure aussitôt une certaine dynamique qui peut transformer le groupe et l'individu. De même, dès qu'on se met en situation pédagogique on entame un processus de changement. Et ce d'autant plus dans la pédagogie Freinet qu'elle cherche par le développement de l'expression, de la coopération à mobiliser au moins autant l'affectivité que les facultés intellectuelles. Peu importe, au fond que des processus «thérapeutiques» se déroulent sans que nous

en ayons toujours conscience. L'important, c'est peut-être justement de ne pas porter un regard de thérapeute sur le vécu de nos élèves...

«Faut-il, demande Nanou Grange, en réaction à ce débat dans le journal du congrès, renoncer à faire du jeu dramatique, de l'expression corporelle parce qu'on n'est pas thérapeute ? Je répondrai simplement, dit-elle, par cette citation de Bettelheim dans Un lieu pour renaître que je viens de lire et alors que je me sens encore toute imprégnée de sa modestie chaleureuse, de sa conviction dans la relation d'aide par la capacité d'écoute, toutes choses qui ont été absentes de ce débat : «L'entretien d'un psycho-sociologue avec un patient est de la psycho-sociologie ; si le psychiatre se livre au même travail, on le qualifie de psychothérapie, mais si une infirmière s'en acquitte, on parle de soins.» Et je rajouterai : quand c'est un instit, on parle de pédagogie. Ne s'agit-il pas dans tous les cas d'une relation d'aide ?

L'essentiel n'est-il pas qu'elle soit authentique !»

L'apport nouveau des psychothérapies par le corps

Ce deuxième point a été pratiquement absent du débat. Je pense que pourtant plusieurs des invités devaient avoir des choses à dire à ce sujet. D'autant plus que certains, semble-t-il, essaient de travailler dans un esprit d'ouverture vis-à-vis de différentes techniques corporelles. Après le «tout par le verbe» des freudiens purs et durs et le «tout par le corps» des nouvelles thérapies américaines, il semble qu'on assiste actuellement à un rééquilibrage, qu'on s'oriente vers une tendance à la synthèse des différents courants au niveau des pratiques. Le travail sur le corps qui mobilise bien évidemment le psychisme peut servir à induire, à libérer la parole. On parle de plus en plus de «thérapies à médiation corporelle».

Un des aspects les plus intéressants, à mon avis, de ces nouvelles thérapies, c'est qu'elles permettent d'atteindre, d'aider des gens de catégories sociales plus diverses que la psychanalyse traditionnelle. Celle-ci, qui a recours au langage dans ce qu'il a de plus symbolique, s'adresse, on le sait bien, à des classes sociales bien définies. Il semble donc qu'on s'oriente vers une certaine démocratisation qui va dans le sens que souhaitait W. Reich. Avec tous les dangers malgré tout, dus à une certaine phénomène «mode», engouement, qui secrète des charlatans, des apprentis-sorciers et des marchands de soupe. Belle transition pour parler du problème de la formation des psychothérapeutes. Non !

La formation des psychothérapeutes

Là, s'opposaient deux écoles (deux discours parallèles qui ont pris bien soin de ne pas se heurter) :

- Les thérapeutes du courant «humaniste» :

Mannant : «Je suis une personne comme les autres, non analysée. J'enseigne avec ce que je suis... Mais je passe un contrat avec le client... Je suis une sorte d'enseignant dans une école de sous-doués de la vie, dans une société qui est malade.»

- Les psychiatres :

Grisoni : «Il faut absolument être formé pour faire ce travail, se donner des contrôles. Je vois trop de gens nous arriver dans un état lamentable après être passés dans les mains de charlatans, après des traitements «sauvages». Dans ce domaine, il

faut savoir freiner et quand freiner. Une fois qu'un processus de régression est entamé chez un individu, il faut l'accompagner jusqu'au bout... Il est très dangereux d'abandonner des gens au milieu de la rivière comme le font certains, parce que ces gens ne peuvent plus alors retourner à leur point de départ. Alors on les laisse se noyer. Déclencher le processus n'est pas le plus difficile, l'important c'est de savoir, avant, jusqu'où on est prêt à aller avec la personne, jusqu'où on est capable de l'accompagner...»

Malheureusement, on est resté un peu sur notre faim sur ce problème de la formation. Qu'est-ce qu'un thérapeute bien formé ? Un thérapeute analysé ? Contrôlé ? (Mais par qui ?)

Ce débat aurait pu être intéressant, mais il n'a pas eu lieu. Refus de s'affronter en public parce que les positions étaient trop divergentes ? J'ai presque toujours eu le sentiment d'entendre une parole édulcorée, neutralisée de la part des invités, comme s'ils avaient peur de faire des «vagues» entre

eux. Et si le débat a pu décevoir, c'est certainement une des raisons.

D'autres raisons, bien sûr, peuvent être avancées pour expliquer cette insatisfaction : la «géographie» du lieu, le nombre des invités, celui des participants, la limite de temps (fermeture de la Fac à 23 h), l'animation peut-être trop discrète (mea culpa), le blocage (ou l'agressivité) des enseignants devant les thérapeutes (et leur pouvoir ?)... Etonnante absence de la pédagogie Freinet lors de ce débat. Notons qu'il y avait 400 congressistes sur 800 à vouloir assister (participer ?) à un tel débat.

Le débat a peut-être été plus intéressant en fait par les échanges «sauvages» fort animés qu'il a provoqués par la suite. Il y a même eu le lendemain un débat sur le débat. A mon avis, tout n'a donc pas été négatif, dans la mesure où ça peut avoir donné envie d'approfondir...

Jean-Pierre GODFROI

A PROPOS DES THÉRAPIES CORPORELLES (suite du débat du congrès)

Une approche nouvelle ? Des espoirs nouveaux ? Un besoin sans doute. Il n'en faut pas davantage pour expliquer la mode des groupes qui foisonnent, présentant des programmes alléchants, menus à la carte où chacun trouvera son compte. Et puis participer à un groupe c'est aussi sortir de son isolement. On y côtoie l'autre, on y fait des rencontres. Quel délasserment après la semaine de travail au rythme que l'on sait ! Enfin l'oreille qui écoute, les peaux qui se touchent...

Il est temps, grand temps d'essayer d'y voir plus clair dans ce marché du corps, tarte à la crème, d'essayer de voir qui l'organise car tout est là. Dire, se dire, exprimer n'importe où, n'importe comment, peut faire beaucoup plus de mal que de bien. Exprimer sans analyse c'est, après un premier soulagement, s'enfermer un peu plus, tourner en rond, accentuer ses problèmes et même risquer le délire.

Sans doute chacun peut écouter l'autre. Mais dans un deuxième temps il s'agit d'accompagner, d'aider à aller plus loin, d'aider à comprendre.

Or rien n'est plus difficile qu'accompagner et on ne peut le faire sans y mêler inconsciemment sa propre problématique, ce qui enferme le demandeur au lieu de l'aider. Celui qui «console» se fait plaisir.

Il faut que chacun sache, au seuil d'une demande de travail corporel, avec qui il le fait.

Comment connaître l'animateur de ces groupes ? Ce n'est pas facile mais non impossible. On se réclame beaucoup maintenant des Américains, à juste titre puisqu'ils ont quarante ans d'avance sur nous. Il est fréquent de rencontrer des animateurs de groupe qui s'en réclament. Or bien souvent ils ont fait quelques stages, au mieux passé quelques mois aux Etats-Unis. Une formation de thérapeute c'est bien plus que cela. Elle s'étend

sur des années, six ans, huit ans et plus, comprend un travail personnel et un contrôle dans la pratique qui en découle, contrôle fait régulièrement. Tous ceux qui sont sur le point d'entreprendre une démarche corporelle ont le droit d'interroger l'animateur-thérapeute, de demander à voir son cursus.

On ne s'improvise pas animateur de groupe, il faut avoir été analysé (trois ou quatre ans) et être ou avoir été en contrôle. Avoir suivi un processus de formation dans une école qui ne soit pas des années de quinze jours (par exemple des stages de trois fois cinq jours qui ne permettent pas un suivi satisfaisant).

Nous avons tous le droit de savoir à qui nous avons à faire et nous avons à nous méfier des charlatans. («Je suis comme vous, dira un invité le soir du débat, je n'ai pas de formation particulière.» Un autre dira : «Je suis un autodidacte»... Personnage sympathique au demeurant, qui a plu d'emblée...)

On n'a plus le temps de perdre du temps. C'est cette mise en garde qu'il était souhaitable de faire, utile, urgente... L'Ecole Moderne étant le lieu où, précisément, on a coutume de dénoncer les pièges de la société dans laquelle nous vivons.

Il serait souhaitable que, dans chaque département, se crée une antenne où on pourrait s'adresser pour avoir les adresses des thérapeutes auxquels on peut avoir recours. Cette antenne devrait connaître aussi les cliniques ou les hôpitaux psychiatriques (mieux les services) où on offre autre chose que la chimiothérapie en cas de dépression ou d'épisodes délirants.

Je peux regrouper ces adresses, écrire à

Joëlle JOUNOT
La Petite Rivière
35400 Saint-Malo
Tél. (99) 81.93.89

QUE FAIRE ?

On a toujours pu, contre vents et marées, faire quelque chose qui nous permettait de sortir du ronron quotidien et de mieux vivre la monotonie de nos collègues casernes, fabriques d'agressivité, d'incompréhension, de révoltes.

On était accusé d'utopie, de participation, de récupération : on voulait tout simplement vivre aussi dans la classe.

Beullac, qui avait senti le vent, nous avait octroyé les « PACTE ». C'était un moyen de tuer les initiatives individuelles difficilement contrôlables.

Mais c'était permettre à un groupe d'adolescents, de collègues, de construire un projet et, surveillé par le conseil d'établissement, de le mener à bien avec quelque argent et une certaine autonomie.

C'était, après les défunts 10 %, un petit trou dans l'édifice, à nous d'en faire une brèche, à nous, à la base, de nous concerter, de rêver, de projeter, de proposer et de savoir que nous avons droit à l'initiative contrôlée, mais réelle. Il suffisait d'être réaliste et une aumône nous était accordée.

Malgré tout, c'était un moyen important pour sortir de sa classe, de son petit groupe : on pouvait sur un projet concret et non des discours, aller vers les autres, construire autre chose, se rencontrer, discuter.

Un nouveau collègue : Vedène, une pénurie totale, des collègues qui arrivent de partout, pas de passé, des gens inquiets, le vide (des locaux, des chaises, des tables, des tableaux, de la craie) des enfants de quatre villages qui se sont toujours battus sur les terrains de rugby ou les « ballets ».

Un thème est lancé : « se connaître et connaître les autres ». Des gens se rencontrent, font connaissance, certains se retirent, d'autres matérialisent le projet : on a gagné des mois...

Chacun part à la découverte des autres, des villages, de leur vie et coutumes.

Chaque mois, autour d'un saucisson et d'une bouteille on fait le point sur les découvertes des enfants.

On échange renseignements, photos, bonnes adresses, on se parle et on parle naturellement de notre travail quotidien. On ne cause pas de la dernière bêtise d'Ali ou de la punition à donner à un élève qui oublie toujours son matériel...

Des écrivains, des poètes, des chanteurs, des sociologues viennent aider les enfants à mieux exprimer ce qu'ils ressentent, ce qu'ils croient, ce qu'ils écoutent.

D'une structure discutable, on avait fait quelque chose de vivant. Des profs qui ne se connaissaient pas et qui auraient mis des mois pour se « rencontrer », avaient travaillé ensemble.

Une activité commune tout au long de l'année, une expo de fin d'année avaient réuni des solitudes qui pouvaient mieux agir, face à tout ce qui entravait jusqu'alors, leur marche en avant. Il suffisait de continuer.

Avec nos « sous » (3 000 F), on pouvait s'acheter ce dont on avait besoin. Les enfants pouvaient même rater des photos sans que ce soit un drame, le droit au tâtonnement, à l'erreur, pouvait exister, et c'est important...

Avec nos 90 heures supplémentaires on se sentait un peu moins « fayots » et un peu moins récupérés par le système.

Les P.A.E., enfants du 10 mai sont plus libéraux et plus généreux... Sortir de sa classe, du collège, c'était possible, ne pouvait-on aller plus loin ?

Le projet interétablissements sur la lecture lancé par l'I.C.E.M. allait permettre de coordonner une action dans dix établissements vauclusiens (collèges et lycées).

Rendre les bibliothèques aux ados en les faisant intervenir dans le choix des livres, créer une animation autour du livre, tous les jours à

l'interclasse de midi, permettre aux enfants d'éditer un bulletin, les inviter à des rencontres avec les gens du métier du livre, c'était un autre moyen de mieux vivre à l'école et d'abattre les cloisons.

C'était un pas supplémentaire vers l'autonomie de l'individu, de l'enfant, de l'ado, du prof, de la classe, de l'établissement.

On parle beaucoup de l'autonomie des collèges mais il ne faudrait pas que cette autonomie devienne un étouffoir pour l'enfant, le prof, l'équipe qui veulent sortir des sentiers battus.

Nous devons permettre à chacun de vivre sa pédagogie.

Nous ne demandons pas que les « autres » changent mais nous devons exiger le droit de choisir nos techniques, notre méthode, sans nous soumettre aux exigences de la majorité ou de la hiérarchie quelle qu'elle soit.

Les P.A.E. ne sont que des brèches : nous devons nous hâter de construire des ouvertures, de grandes baies qui illuminent, enfin le fond triste de nos classes pour que tous les élèves puissent avoir les yeux qui brillent et que la fin des cours ne soit plus attendue comme une délivrance.

Si nous voulons que ça change, nous devons militer pour le droit à une autonomie réelle, pour le droit à la différence.

Nous devons nous rencontrer pour élaborer des projets coopératifs, pour construire des équipes reposant sur des contrats de travail pédagogique clairs et précis.

Il ne faut pas oublier que parler des enfants, de notre travail, de nos idées, c'est facile.

Travailler ensemble, c'est plus compliqué et les échecs ne pardonnent pas.

Soumettons ces projets à l'administration et formulons nos besoins. Informons les mouvements pédagogiques : ils pourront nous aider, coordonner nos efforts et surveiller le cheminement hiérarchique des projets.

Nos efforts, nos échecs, nos réussites pourront être discutés. On ne parlera plus sur du vent et on pourra mesurer la réelle volonté de changement du nouveau pouvoir, un an après.

Mais après des dizaines d'années de sclérose et d'imagination rentrée, ce n'est pas facile d'innover et c'est triste de voir que ce n'est plus le pouvoir qui nous fossilise mais nous qui n'osons pas, ne savons plus entreprendre.

Le 1er avril 1982 !

Georges BELLOT
C.E.S.
Vedène

RÉFLEXION

Beaucoup d'entre nous qui luttons avec plus ou moins de réussite, d'enthousiasme pour transformer l'école, avons par moments l'impression qu'un tel objectif est hors de notre portée parce que les changements que nous parvenons à introduire dans notre pratique quotidienne sont parfaitement assimilés par le système éducatif qui les dépouille de tout leur sens rénovateur en en déformant le contenu et en l'adaptant à ses intérêts.

Nous pensons que nous sommes trop peu nombreux pour détruire un mur gigantesque contre lequel nous ne pouvons que lancer quelques poignées de sable. Nous sommes envahis par l'idée indéclinable que le système, malgré nos efforts, continuera à imposer ses filtres, à coloniser les cerveaux, en reléguant l'enfant au dernier rang, malgré tout « l'intérêt des enfants » dont il puisse être fait état. Il continuera à y avoir des notes (pardon, des « évaluations »), des rangs, la discipline imposée, les manuels, les devoirs, la torture quotidienne...

Il y a beaucoup d'intérêts de toutes sortes (économiques, politiques, culturels, religieux, familiaux) qui soutiennent le système actuel. Ce dernier autorisera seulement quelques velléités, qu'il peut assimiler parfaitement, et qui ne changeront rien en profondeur.

Il y a un autre piège qui nous guette souvent. Nous nous le disons à nous-mêmes et nos propres camarades nous le répètent à satiété : ces gosses qui sont dans des classes où l'on pratique une pédagogie différente seront bouffés, avant ou après, par le « bazar » actuel, et s'il leur faut s'adapter au « bazar », nous n'aurons fait que rendre plus difficile cette adaptation, c'est-à-dire que nous leur aurons créé un problème supplémentaire.

Que faire alors ? Faut-il jeter l'éponge et rentrer dans le rang ? Pour beaucoup ce serait impossible et non point pour une question d'amour-propre ou à cause d'une fidélité exemplaire à des principes, mais à cause de la conviction profonde qu'il existe des raisons objectives de continuer la lutte, quel que soit notre isolement.

En premier lieu parce que le système actuel n'est monolithique qu'en apparence. Ses contradictions apparaissent dès qu'on l'envisage avec un minimum de sens critique. Savoir profiter de ces contradictions est un des moyens de le miner. Il est absolument nécessaire, par ailleurs, d'avoir toujours prête et suffisamment expérimentée une alternative globale à tout ce qui existe.

Il est nécessaire également d'offrir aux enfants des expériences approfondies de liberté, de démocratie, d'autogestion, de respect de leurs intérêts les plus authentiques. La seule manière de prendre au sérieux le « futur » de quelqu'un c'est de prendre au sérieux son « présent ».

Alors, non seulement ces enfants ne seront absolument pas « lésés », mais en plus ils seront armés pour construire un monde meilleur que celui que nous leur avons donné.

Eladio CANO, G.T. de Málaga. Editorial de *Colaboracion*, revue du Movimiento Cooperativo de la Escuela Moderna (mouvement « Freinet » espagnol), n° 33 d'avril 1982. Traduit par Marc SALA.

Ces « réflexions » m'ont semblé être d'actualité pour nous aussi en France. Au moment où nous qui avons voulu le changement, sommes désorientés ou déçus, ces pensées venues d'un pays qui assume un changement bien plus significatif m'ont rappelé que nos luttes n'ont pas de frontière et que, au cours de la R.I.D.E.F. à Madrid en 1980, nous, pédagoges « Freinet » français « héritiers du gourou », avons pu entrevoir ce que nos camarades avaient choisi comme thème : « Pédagogie de lutte et alternatives pour une école du peuple ».

Alors, si les poignées de sable ne peuvent rien contre la muraille, une poignée de sable en moins sous les fondations du « système » et il tremblera. Et cela, chacun de nous peut le faire.

Marc SALA
4 rue Bernard-Harent
86500 Montmorillon